Feuillets détachés du journal de Gérard Bregnard

Autor(en): **Bregnard, Gérard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **81 (1978)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684818

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Feuillets détachés du journal de Gérard Bregnard

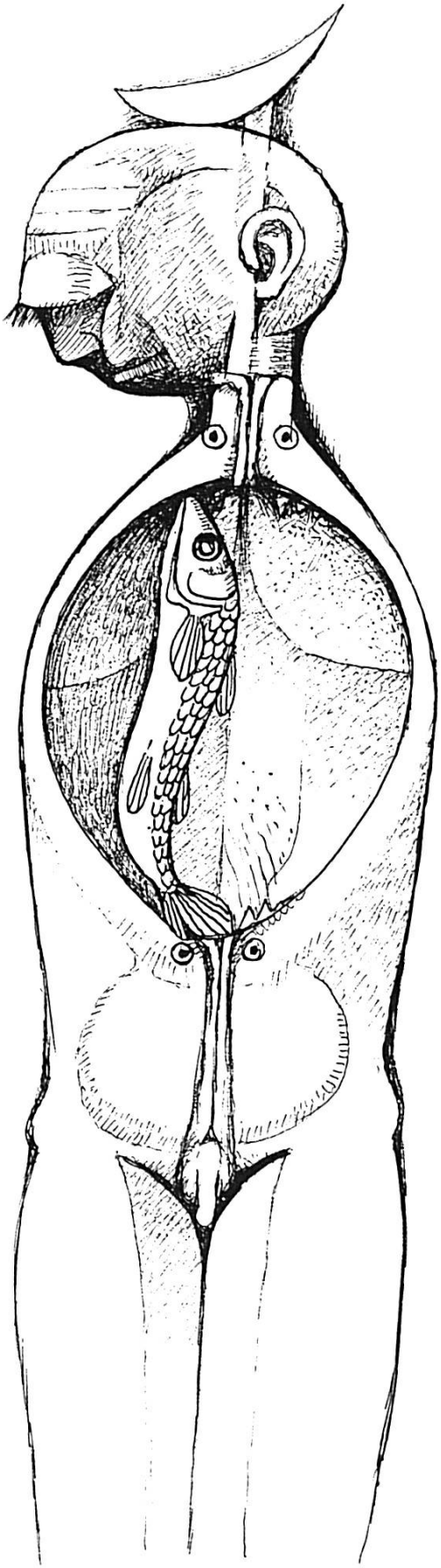
J'ai mangé un escargot
émergé d'un tourbillon de fils et de flammes
— directives et mouvement.
Je l'ai pris par les cornes, sans le blesser.
Sans craindre la spire excentrique,
l'égarement fatal au bout de la trajectoire,
j'ai posé l'animal dans ma bouche.
Dès ce moment, je fus frappé
de l'aspect expansif de notre univers.
Il n'en demeure pas moins que,
l'ayant avalé, je souffre de bouleversements
proprement tempétueux,
dans les profondeurs viscérales intestines.
Mais, je me console en faisant
les cornes et la nique aux légumineuses.

1954

Ton sourire

Eclatement de bulle
sur tes lèvres,
bulle de lumière,
fugace et printanier,
ton sourire.
Chant d'allouette,
alléluia:
ton sourire,
musique d'affleurement
gonflée de parfum d'églantier,
présent de framboise et de nacre,
ton sourire.
Porte de clair de lune
et de feu,
floraison de rose,
cascade d'oiseaux bleus,
ton sourire.
Aile de papillon,
reflet d'eau claire
étoile sur un fond de ciel vert
ton sourire.
Source de miel,
parfum de sous-bois,
accord sur la harpe de tes dents.
Ton sourire.

1954



1958

J'ai semé mon blé dans le vent,
les champs seront légers.

Girouette, corbeau sur le toit,
tu ne tournes plus dans le vent.
Tu grinces une grimace
d'acide rouillé!
La neige et le froid couvent encore
les champs de blé
et déjà, le moissonneur fou
fauche les promesses de pain.
Une musique de corrida
préside aux bacchanales sanglantes.
L'heure appartient à Polyphème
et à la nuit.

Habillé de deuil,
habillé de feuilles,
sorti de mon œil,
œuf pour ma mie lointaine,
veuf d'illusion hautaine.
Fauchés les épis,
les fleurs et les feuilles,
fauchés de dépit.

Quand vous veniez chez moi,
belle aux grands seins paniers,
là, mon cœur de papier
devenait un cornet
où vous mettiez
des raisins chauds,
des oursins beaux
et tout un attirail,
en plus de votre nez.
Las, plus ne venez
et le cœur du panier
est plein de vieux papiers.

Septembre 1965

Montréal, juillet 1966

Trois fois, le pied avait,
dans la poussière,
esquissé la forme du veau d'or.
C'était très loin
aux confins des froides nuits
et des maisons chaudes.
Pourtant, toute grouillante
et moite de sueur,
la foule se vautrait
dans l'anonyme clameur
des sirènes policières.
J'avais, moi aussi,
entamé la marche poisseuse
de l'asphalte citadin.
Et ma gorge gardait, tout au fond,
une contraction sèche.
La croix semblait le centre
des tentacules ruisselants de bruit.
La cité s'étirait ventre à terre.

Le somnambulisme
a des vertus de vérité.
Vire à bâbord
quand l'ire vole l'aile
du désert.
Fais valser la vie
sur braise et baise
les faunesses fessues
dans les vignes du ciel.
Rendons grâce au Seigneur
qui soigne nos petits défauts
de si bonne façon.
Car il a mis en nous,
le poison et le baume.
Je suis grand héritier!
Dans un cœur de lion,
j'ai le sang d'un poisson.
Le somnambulisme
a des vertus de vérité.

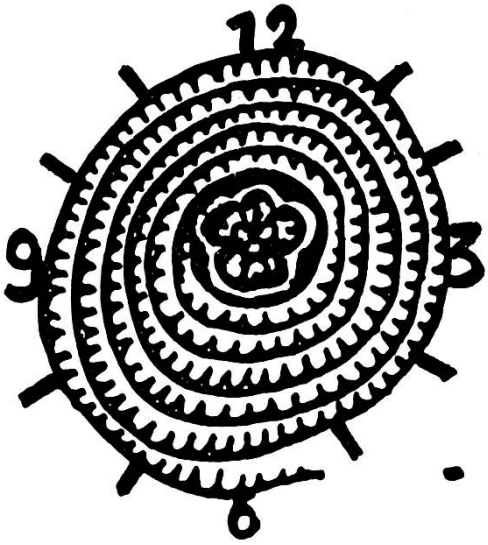
1er janvier 1969

Les pics dévorent à pleines dents,
le ciel, quand l'horizon se dénude.
Mais le soir, ils s'habillent de la nue.
C'est par compensation et pour faire
amende honorable.
J'aurais juré que les anges sont bleus.
Ou alors, une livrée caméléon les dérobe
au regard vertical.
Les pics se cassent la dent sur le bleu.
C'est par compensation que le plus dur
est le moins durable.
Jette tes écailles au feu et va-t'en nu!

J'attends le chant de l'alouette.
L'œil de la nuit a mangé
les rayons calcinés des pages blanches.
C'est le temps des vipères endormies.
Pourquoi l'orgue fou des sapins
porte-t-il une housse?
Quel déserteur vient voler la musique?
Rien de plus tranchant que le silence!
J'attends le chant de l'allouette.

Février 1970

A minuit, en avril,
l'horloge coud le temps,
en rond,
tout autour du silence.
D'une mouche la danse
le rompt.
Et l'espace se tend.
La fleur immobile
attend,
du fruit, une promesse,
tentant
de sa chair nubile,
le baiser, la caresse.
A minuit, en avril.



Comment je suis entré, vivant, au paradis

Rêve, juillet 1971

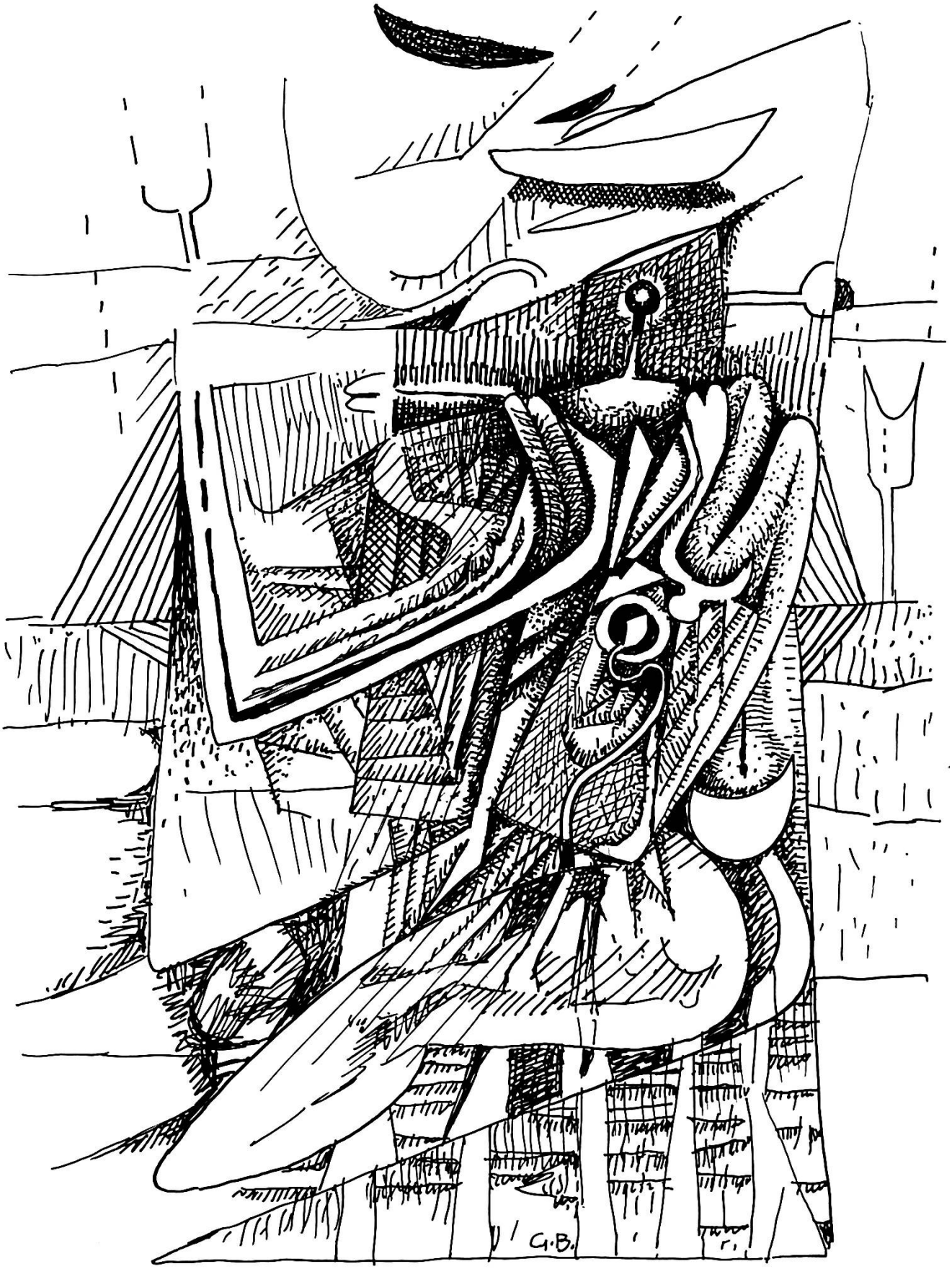
Depuis deux jours, je n'avais revu *Patatras*, ma chatte noire et blanche. Et je la cherchais dans le village, quand je rencontrai, à la fois, ma chatte et ma mère qui disait à une bonne femme: «Dire qu'il a fallu que je vienne ici pour retrouver ce chat.»

C'était entre le château et l'imprimerie. Etrangement, un bois de résineux s'étendait de cet endroit à notre maison et je ne l'avais jamais remarqué.

Ma chatte venait vers moi. Mais, à l'opposé, deux renards cauteleux, diaboliquement, rampaient vers elle. Je voulais les effrayer, je sortais de ma poche des allumettes à bois rouge que je cassais en deux, pour les leur jeter. Et les renards se multipliaient par deux. Alors, d'une boîte de poudre de pyrèthre destinée à mes protégés, je prenais du contenu pour asperger ces inquiétants carnivores.

La poudre insecticide les faisait se mettre en boule et se gratter frénétiquement. Cependant, dans ma précipitation, j'entrais dans l'aura, qui tendait comme un globe de verre autour d'une sainte famille typiquement paysanne, érigée devant une grotte en rocaille. Je l'avais entrevue, rigide, de bois peint. Compassé, le Christ semblait aussi âgé que saint Joseph.

Mais, à l'intérieur de l'aura, le Christ souriait, bien en chair, dans ses habits de simple bourgeois de notre époque. Moi, tout étonné, je me trouvais, bien en chair, dans le camp des élus.


G.B.

Je n'éprouvais pas de dépaysement, car j'étais toujours sur la route principale de mon village natal, surpris pourtant de la voir s'animer en kermesse.

Des bancs et des tables se dressaient tout au long du parcours. La foule allait, d'un repas à un autre repas. Et je déambulais, et le Christ déambulait, bon enfant. Tout un monde grouillant s'agitait sans fièvre.

Quand, soudain, je heurtai une grosse pierre, une de ces pierres taillées dont se servent les athlètes pour leurs jets. Je me baissai et la projetai avec aisance, sur ma gauche. Une petite vieille, grassouillette, vêtue d'une robe et d'un chapeau, d'un noir qui passait — comme elle — au vert et au violet, la reçut, malencontreusement, en plein estomac. Je la vois encore, étendue sur le dos au milieu de la route, la pierre sur le ventre, avec, autour de son nez camus, un air hilare. Malheureusement, un char décoré de panneaux multicolores ne put l'éviter et lui aplatit le visage. Décontenancé, je courus vers le Christ, le priant d'intervenir. Il me répondit: «Couchez-la sur le côté, et que le char lui repasse dessus... La situation se redresse aisément au paradis.»

Après cet incident, je refaisais, en sens inverse, mon parcours, jusqu'à sa limite, marquée de deux portes en forme de tête de mort, que je me gardais de franchir, lorsque je rencontrai un jeune homme aux cheveux poil de carottes. «Tu t'appelles Joseph», lui dis-je. J'avais reconnu un descendant d'un de mes cousins, jardinier de son état, malgré sa toison différente. D'ailleurs, un autre jeune homme, son père — je le connaissais en dehors de l'aura — était le fils de mon cousin Georges. Il l'accompagnait, tenant au goulot une bouteille de limonade marquée au prix de fr. 14.25. Ce prix me fit mesurer le temps écoulé entre mon entrée dans l'aura et celui de ma rencontre.

Quand je me réveillai, j'étais dans mon lit.

L'artiste dans la société

Rien ne le distingue des autres individus, si ce n'est un refus plus évident des structures contraignantes... l'individualisme. Plein de contradictions internes, il refuse d'admettre celles de la société dont il attend honneurs et bénéfices substantiels. Pris à un jeu qui le rend confident de forces mystérieuses, il se sent incapable, comme un morphinomane, d'y renoncer. Il en conçoit de l'orgueil et son cabotinage fait de lui une sorte d'exhibitionniste. Comme les autres individus, l'artiste se comporte, en société, relativement à sa force de caractère, à l'élasticité de sa morale, à son absence de complexe: il vend ses services à un individu plus fort que lui, à un parti, à une organisation liée à un système résultant d'une idéologie particulière, dans le cadre de la société qui «l'abrite».

Sinon, il crève de faim ou il s'exprime le dimanche, en famille. Limitée, en ce cas, à un petit cercle, son action ne satisfait pas sa vanité. En outre, le jeu de «souffle-moi tes secrets» restreint, ne contente pas ses besoins d'intoxiqué.

Au fait, que vend-il notre artiste, pour que sa marchandise, face à la concurrence des choses naturelles, imbattable quant à la beauté, demeure vendable? ... De la joie ou simplement de l'amusement?

Impossible d'exprimer la vie et de se faire une réputation traduisible en chiffre sans suggérer le drame.

De la conscience?...

Toute expérience peut présider à la conscience.

De la sensibilisation?...

L'amour et les coups de bâton, en passant par la bonne chair et la jaunisse, sensibilisent bien plus que les beaux-arts.

Alors, les beaux-arts, qu'est-ce qu'ils font?

Ils fabriquent des cames conductrices, des schémas psychologiques pour loger les images et endiguer la pensée. En art, chaque invention est un machin qui va obliger le monde à se modifier et... il n'y tient pas, le monde. Pourtant, forcé inconsciemment, il change inconscient. Conforme au schéma précédent, il se prosterne devant lui après l'avoir détesté. Cependant, un autre moule, déjà, le coiffe et l'oblige à changer à nouveau, c'est-à-dire à vivre.

L'artiste le sait à peine. Il vend le fruit de sa déraison, de ses rêves de champion, de ses vapeurs inspirées. Mais ce fruit, d'une structure équilibrée, représente l'antidote à son déséquilibre et, pourquoi pas, à celui de la société qui lui ressemble.

10 octobre 1971

Pris dans un système rythmique, ce qui peut paraître un défaut ou un accident devient élément de structure et de croissance.

Le 9 mai 1972.

Ce matin, je rêvais:

Le 1er juillet 1983, nous ferons une
expérience désastreuse.
Ce sera, peut-être, le commencement
de la fin...

Je suis libre dans la mesure où
j'occupe une position sociale élevée
et, plus encore, dans la mesure où
je renonce à une position élevée.
Ma possession et mon renoncement
limités font de moi un être
dominé politiquement.
Mais je préfère exercer le rond de
jambe, face à quelqu'un d'éloigné
plutôt que parent.

Culture 1972
contraceptifs et décélération

Quand on parle de culture, on sous-entend l'application collective et généralisée de procédés tendant à mettre en valeur les facultés mentales et sensitives des individus. Le but envisagé n'est pas la mise en question d'un système, mais son perfectionnement.

Pourtant, le simple fait de parler de culture trahit un malaise, dénonce une carence: l'homme se sent déraciné dans des structures de plus en plus artificielles. La sensibilité et l'instinct ne jouent plus leur rôle protecteur, dans une société trop sophistiquée.

« Je ne mets pas en cause la connaissance rationnelle. Simplement, je pense qu'*une action culturelle corrective, dans la perspective actuelle, doit se préoccuper avant tout des facultés sensitives.* »

L'accélération résultant du machinisme et de la technicité commande l'accélération de la pensée et vice versa. Notre monde se transforme en cyclotron, il frise l'éclatement.

Logiquement, notre sauvegarde dépend d'une décélération. Je ne vois guère que les moyens *contraceptifs,* pour ce genre de chose.

En fin de compte, le but de l'opération culture, n'est-il pas de nous situer harmonieusement dans l'ensemble, de régler nos rapports avec notre environnement? Ne savons-nous pas que nous sommes en train d'empoisonner notre biotope, que les frontières économiques perdent de plus en plus d'élasticité, que l'inflation résulte de l'augmentation de la population par rapport aux biens de première nécessité, que la complexité de

notre mode de vie nous oblige à investir la majeure partie de notre énergie en des secteurs de roulement très secondaires?

Si l'homme ne prend l'arbre pour modèle, il est perdu.

Cependant, *la culture, résultante automatique* de notre mode de vie, ne saurait être à contresens. Elle rétablit l'équilibre, en supprimant les facteurs de désordre. Il y a seulement la méthode médicamenteuse et la méthode chirurgicale! Changement de régime ou éclatement?

Juin 1978

Gérard Bregnard